

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 26 novembre 1909. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N. O., Lne. Fahrenheit Centgrade

L'ABEILLE DE DEMAIN. SOMMAIRE.

Souvenirs sur Rachel. La Seule Amie. Le Grand Frère. Une Visite à l'Escurial. L'Ambassadeur, Souvenirs et Causeries d'un diplomate. La Guzla. L'Isolément, poésie. Cuisine. Le Petit Faune, feuilleton du dimanche, suite. Mondanité, Chiffons. L'actualité, etc., etc.

Declarations du ministre allemand des colonies.

Le Berliner Tageblatt publie des déclarations de M. Dernburg, secrétaire d'Etat à l'office allemand des colonies, qui était l'autre jour à Londres. M. Dernburg se déclare parfaitement satisfait de sa réception en Angleterre. Les milieux privés, aussi bien que les membres du gouvernement, ont accueilli ses ouvertures avec sympathie et y ont répondu avec franchise. Ses bons rapports ont trouvé un écho dans les discours prononcés à la société africaine. En réponse aux paroles de M. Dernburg, les membres du gouvernement, aussi bien que les chefs de l'opposition ont souligné d'une façon remarquable la valeur de ses dispositions conciliantes. Malheureusement les journaux de Londres n'ont reproduit ces discours que d'une manière incomplète et dans une mesure qui est loin de correspondre à l'importance de ce qui a été dit. M. Dernburg du reste a eu une excellente presse. Il se prépare en ce moment à sa visite à Liverpool. Le correspondant du "Berliner Tageblatt" a trouvé occupé à la rédaction de discours qu'il prononcera dans cette ville. M. Dernburg a déclaré que les rapports entre l'Angleterre et l'Allemagne sont actuellement, en ce qui concerne les gouvernements, très satisfaisants. Les négociations en cours au sujet de Congo contribueront à raffermir encore les bons rapports. La solution de la question est d'ailleurs très simple. M. Dernburg a été reçu avec amitié et sincérité aux Etats-Unis, mais la question coloniale qui avait motivé ce voyage en Amérique ne donnera pas lieu à un débat inévitable entre l'Allemagne et les Etats-Unis, et plus tôt on l'entreprendra, mieux cela vaudra. En terminant, M. Dernburg a insisté sur le fait que depuis quatre ans qu'il est à la tête du département des colonies, pas un coup de feu n'avait été tiré, pas une goutte de sang n'avait été répandue dans les colonies allemandes, et que ce résultat était dû au traitement bienveillant des indigènes.

à accabler des tiers sous le poids de ses mensonges. Or, vous le savez, Lombroso a établi que l'hystérie est, chez la femme, ce que l'épilepsie est chez l'homme; la marque certaine de la "deliquenza" originelle, surtout lorsque cette hystérie se manifeste par la facilité à se prostituer. Que Mme Steinhil ait fait marché de ses charmes, tout son passé le prouve. Car on chercherait en vain l'amour dans ses nombreuses relations intimes avec ceux que l'on a appelés à tort ses amants. Cette femme ne se donnait pas comme une amoureuse; elle se vendait bel et bien comme une prostituée. Dans toute prostituée, il y a une criminelle née, et encore formulé Lombroso. Cette théorie du grand maître défunt me paraît démontrée vraie par l'expérience. Elle est d'ailleurs acceptée partout aujourd'hui. Dans ces conditions, vous le voyez, la science tendrait à nous persuader que Mme Steinhil est bien une criminelle née. Est-ce à dire que cela suffise à nous démontrer sa culpabilité dans l'affaire qui l'amène devant les assises? Bien loin de là. Au contraire, l'expérience nous enseigne qu'elle d'abord que la femme tue moins souvent que l'homme, ensuite que la femme qui tue se sert rarement d'une arme violente: elle empoisonne de préférence. Et puisque le crime dont Mme Steinhil doit répondre a été commis par des moyens violents, il y aura là, au point de vue scientifique, une indication à la charge de l'accusée. Mais le point de vue scientifique et le point de vue judiciaire ne sauraient se confondre, ne l'oublions jamais. La science nous autorise à dire, dès aujourd'hui, que Mme Steinhil, hystérique évidente, prostituée manifeste, offre toutes les caractéristiques de la criminelle née. Rien de plus.

LA SITUATION POLITIQUE EN ESPAGNE.

Un décret rétablissant les garanties constitutionnelles dans les provinces de Barcelonne et de Gérone est publié par un journal de Madrid. Les journaux radicaux catalans, le "Progreso", la "Tribuna", le "Pueblo catalán", qui avaient été supprimés, ont reparu plus agréables que jamais. De nombreux radicaux politiques rentrent à Barcelonne et ont recommencé la lutte. La capitale de la Catalogne a repris sa physionomie normale, tous les signes apparents d'occupation militaire ont disparu. Les députés Lerroux et Soriano, le sénateur Sol y Ortega partiront cette semaine de Madrid pour prendre part à plusieurs réunions publiques à Barcelonne. Le meeting de coalition républicaine et socialiste contre la monarchie a eu lieu sans incident à Madrid, au "Jai Alai" (Jeu de Paume). Les orateurs ont décrié en termes violents la politique de M. Maura, et voté une motion en faveur d'une politique libérale et démocratique. Dans cette réunion, les éléments socialistes étaient plus nombreux que les républicains. Ceux-ci ont été désappointés par l'absence du député Lerroux qui se réserve pour parler à Barcelonne prochainement. Tous les orateurs ont surtout manifesté leur hostilité contre le dernier gouvernement conservateur et exprimé le vœu que M. Maura ne revienne jamais au pouvoir et que M. Moret tienne sa promesse de satisfaire leurs aspirations. Les discours les plus vifs et qui ont le plus accentué la note républicaine sont ceux de M. Sol y Ortega et de M. Pablo Iglesias, chef du parti socialiste.

L'Opinion du Professeur Sergi sur Mme Steinhil

M. Sergi, professeur d'anthropologie au Collège romain, vient de donner à un rédacteur de "L'Unitalia" son opinion sur Mme Steinhil, mais une opinion toute relative, suivant son expression, formée seulement d'après la lecture des journaux. Toutefois, a-t-il dit, en laissant de côté tous les renseignements douteux, en s'en tenant exclusivement aux faits que l'enquête judiciaire a établis, à la conduite de Mme Steinhil au cours de cette enquête, il est permis de déclarer que c'est une hystérique. De l'hystérique elle offre tous les caractères et le plus saillant de tous: le besoin de mentir, de mentir sans cesse, en cherchant

THEATRES. Théâtre de l'Opéra.

A la demande générale, Louise sera redonnée ce soir à l'Opéra, ce qui prouve que le roman musical de Charpentier a été apprécié comme on s'y attendait. Il est certain que l'œuvre a beaucoup d'être mieux connue pour toutes les beautés qui se sont assistées à la première leudi soir, connaissance Paris; ceux-là plutôt que les autres ont pu trouver à Louise, entre autres mérites, une couleur locale des mieux accentuées. Les rôles à cette seconde seront tenus par les mêmes artistes que leudi soir. En matinée dimanche, Le Trouvère avec le merveilleux ténor, M. Escalès dans le rôle de Manrico; MM. Hensatto, Huberty et Mmes Demedy et Fierens dans les autres rôles. Le soir, Gillette de Narbonne, une œuvre qui a été jouée ici il y a des années avec succès, et qui sera encore cette année par notre excellente troupe d'opéra. Mardi, Faust avec une nouvelle distribution de rôles; et mercredi, Guillaume Tell pour célébrer le demi-siècle de la brillante existence de l'Opéra.

ORPHEUM.

Impossible de trouver un programme de vaudeville plus original et plus divertissant que celui de l'Orpheum. Les huit numéros qui le composent peuvent être classés au premier rang, chacun dans son genre, et ils sont exécutés à merveille. Lundi soir, inauguration d'un nouveau programme.

TULANE.

M. Robert Mantell qui vient d'obtenir un incontestable succès au Tulane donne aujourd'hui ses deux dernières représentations "The Merchant of Venice" en matinée et "Louis XI" le soir. Demain soir débuts de Mlle Rose Stahl dans "The Chorus Lady".

CRESCENT.

"Metz in Ireland" disparaîtra de l'affiche du Crescent après les deux représentations d'aujourd'hui. Le succès de cette comédie musicale aura été complet, ainsi que celui de son principal interprète, le grand comédien et chanteur Al. H. Wilson. Demain soir première de la jolie comédie "A Knight for a Day".

Pépinère monstre

M. L. Burbank, à Santa Rosa (Californie), possède des pépinères qui renferment quatre cents mille arbres fruitiers. Ces arbres servent à la production des fruits dont la Californie fait un énorme commerce surtout sous forme de conserves. Cet ingénieur cultivateur a créé des variétés nouvelles assez curieuses: le cactus sans épines à fruit comestible, la prune sans noyau, la mère blanche, la pomme de terre-tomate qui donne sous terre le tubercule de Parmentier et au-dessus du sol la "pomme d'amour" de Provence. Enfin il a obtenu des variétés gigantesques la prune "Maynard" de 18 cm de circonférence, le tabac à feuilles de 1 m. sur 20 cm. 60, la paquerette de 18 cm de diamètre, enfin... le coquelicot bien. — A. L.

Athénée Louisianais.

Les membres de l'Athénée Louisianais et leurs amis se sont réunis nombreux, hier soir, dans une des salles de la bâtisse de l'Union Française, pour entendre le jeune Jos A. Breaux, président de la Cour Suprême de notre Etat, et M. Alcée Fortier, président de l'Athénée, leur parler, le premier, de ses impressions des fêtes commémoratives "Hudson-Fulton" à New York; le second, du gracieux poète qui fut Casimir Delavigne, et donner lecture de lettres inédites du père du poète. M. Breaux, en prenant la parole, a dit qu'il le faisait pour donner tort à ceux qui lui reprochent de ne pas assez souvent se faire entendre de ses collègues. Le reproche est flatter, on en conviendra, et devrait souvent être fait à l'homme dont la modestie est aussi grande que la distinction. M. Breaux a puisé de son récent séjour à New York et des impressions excellentes qu'il garde des fêtes commémoratives "Hudson-Fulton" dont il a été témoin. Il donne une description intéressante des chariots historiques qu'il a vu défilier dans les rues de la Ville-Empire en la circonstance, et il trouve heureuse et utile la pensée qu'ont eue les organisateurs de ces fêtes qui ont permis de retracer une page glorieuse de l'histoire trop peu connue de notre pays, et donneront l'idée à d'autres grandes villes de célébrer, le cas échéant, quelque événement intéressant dont peut-être orgueille le pays. M. Breaux parle sur le ton de la causerie et est écouté avec l'attention la plus soutenue. M. le Professeur Alcée Fortier prend ensuite la parole, et lui aussi, est écouté avec le plus vif intérêt. Il donne lecture de lettres inédites du père de Casimir Delavigne, que lui a confiées une parente du poète, Mlle Emilie Delavigne, professeur dans une de nos écoles publiques. Mais avant la lecture de ces lettres, M. Fortier parle avec cette érudition qu'on lui connaît, du poète français dont l'œuvre fut considérable, lui valut le titre de poète national. M. Fortier retrace à grands traits la carrière brillante de celui que la littérature et le théâtre français réclament comme une de leurs gloires. Un oncle de Casimir Delavigne vint en Louisiane et se fixa dans la paroisse St-Jacques où il ouvrit une école; et M. Fortier ajoute qu'un membre de sa famille suivit les cours de cette école. Le drame que joue M. Mantell au théâtre Tulane, Louis XI, est de Casimir Delavigne, mais il admette qu'il fait l'injustice de passer sous silence son nom. La conférence de M. Fortier est intéressante d'un bout à l'autre et lui vaut les manifestations les plus flatteuses de la part de ses auditeurs. Lorsque Dumas père et Victor Hugo posèrent leurs candidatures à l'Académie Française, Delavigne appuya celle de Dumas; M. Fortier s'en est étonné et a adressé à la mémoire du poète dont il venait de parler d'une façon si élogieuse, le respectueux reproche d'avoir préféré le romancier au poète qui a fait le plus grand honneur à son siècle.

Les suites d'une vendetta.

Williamson, Virginie Occidentale, 26 novembre.—Mme Charles Daniels et sa fille âgée de 16 ans ont été tuées hier après-midi, par des députés shérifs en tentant de protéger des membres de leur famille contre lesquels un mandat d'arrestation avait été lancé. Le drame s'est déroulé sur une ferme du comté de Pike, près de la frontière du Kentucky. La vendetta avait été déclarée entre les familles Christian et Daniels, qui habitent l'une sur le territoire du Kentucky, l'autre en Virginie Occidentale, toutes deux près de la frontière de ces Etats. Au commencement du mois George Christian ayant traversé la frontière et s'étant aventuré sur le territoire ennemi fut assassiné par Jim Daniels. Ce meurtre eut pour effet de rejaillir l'animosité des deux familles et d'un côté et de l'autre on se fit tuer en vengeance. Jugant que les choses se gâtent, les autorités du comté de Pike résolurent de procéder à l'arrestation des Christian et hier le shérif accompagné de plusieurs députés se rendit à leur ferme. Ils furent accueillis par une vive fusillade qui blessa plusieurs hommes. Les représentants de la loi avancèrent néanmoins en ouvrant le feu à leur tour, et leur décharge atteignit Mme Daniels, qui se trouvait sur le seuil de sa porte, une carabine à la main. La fermière, frappée par plusieurs projectiles, s'affaissa sur le plancher. Elle fut immédiatement remplacée par sa fille qui continua le feu jusqu'au moment où elle fut de trois balles dans la tête, elle vint s'éfondrer en travers du corps de sa mère. La résistance des deux femmes avait permis à Daniels et à ses deux fils de battre en retraite et lorsque les agents de la force publique entrèrent dans la ferme les deux hommes avaient déjà gagné les bois du voisinage.

Les Bijoux d'Abdul Hamid

A la suite de la déposition d'Abdul Hamid, le gouvernement turc avait chargé M. Cartier, le joaillier parisien, d'expertiser les bijoux de l'ancien sultan. M. Cartier s'est rendu à Constantinople où il est resté trois semaines environ. Avant de quitter Constantinople, il a remis à Djavid bey, ministre des finances, le rapport qu'il était chargé de rédiger. Nous l'avons vu à son retour à Paris, dit un chroniqueur parisien. Tout en se retranchant derrière le secret professionnel pour taire l'estimation qu'il a faite des bijoux d'Abdul Hamid, M. Cartier nous a dit: — Je puis vous déclarer toute fois qu'il y a de très jolies choses dans le lot que j'ai eu à examiner dans les caves de la Banque ottomane, des objets d'art anciens dont quelques-uns d'ailleurs sont d'origine française. Les narghiles sont de toute beauté, les diamants d'une grosseur considé-

Un cadeau princier.

Paris, 26 novembre.—Le "Figaro" a reçu une dépêche spéciale de Madrid annonçant que M. Eugène Higgins, le clubman new-

Evasion en masse.

Gambou, état d'Oaxaca, Mexique.—Les gendarmes du pénitencier de Tehuantepec en faisant leur ronde, ce matin, ont découvert que vingt-six détenus s'étaient évadés dans le courant de la nuit en creusant un souterrain sous le mur de la prison. Le pénitencier est un ancien monastère qui date de près de quatre siècles. Le souterrain creusé par les évadés a eu pour effet un effondrement partiel du mur d'enceinte. Plusieurs meurtriers sont au nombre des fugitifs.

EN ALLEMAGNE

Kiel, Allemagne, 26 novembre.—On a découvert de graves irrégularités dans le département chargé des approvisionnements de la marine allemande. Plusieurs fonctionnaires seraient compromis et leur arrestation serait imminente.

Rapport démenti.

Londres, 26 novembre.—Le rapport publié ce matin dans le "Morning Telegraph", suivant lequel M. Maurice de Bunsen, ambassadeur de Grande Bretagne à Madrid remplacerait prochainement M. Bryce à Washington, est formellement démenti dans les milieux officiels anglais.

BAUME D'ALLEN POUR LES POUMONS

Pour les TOUX, BRÛLES, COLÈRES, Profondément enraciné. Ce Baume de Allen pour les Poux, est un remède sûr et efficace. Il est vendu par tous les Pharmaciens. DAVIS & LAWRENCE CO., New York.

Une lettre de l'ex-président Roosevelt

New York, 26 novembre.—M. Bridgman, secrétaire du Peary Arctic Club, en réponse à un cahogramme adressé au colonel Roosevelt pour lui apprendre la découverte du Pôle Nord par le commandant R. Peary, a reçu aujourd'hui la lettre suivante: Camp du Mont Kenai, 22 septembre, 1909. Cher M. Bridgman.—Votre dépêche vient de m'être apportée par un courrier indigène, à mon campement. Peary à M. Peary et au commandant Peary, mais je n'ai aucune idée de ce dernier peut-être à l'heure présente. Je suis très heureux de son merveilleux triomphe et de son succès au-delà de toute mesure qu'un américain ait accompli cet exploit, le plus grand de notre époque. Le monde civilisé entier est le débiteur du commandant Peary.

Un conducteur de tramway qui n'y va pas de main morte.

Memphis, Tenn., 24 novembre.—Ce matin, pendant une dispute survenue au sujet d'un tramway, le conducteur J. H. Lowry a tué deux nègres. Le tramway était plein de monde lorsqu'une altercation éclata entre le conducteur et deux nègres. Celui-ci sans discuter plus longuement, sortit un revolver et fit feu sur un de ses antagonistes. Le projectile manqua son but et alla trapper une vieille nègresse qui tua sur le coup. Non content de cet exploit Lowry fit feu une seconde fois et tua un des deux noirs au moment où il se levait hors du tramway. Le meurtrier a été arrêté.

Evénement en masse.

Gambou, état d'Oaxaca, Mexique.—Les gendarmes du pénitencier de Tehuantepec en faisant leur ronde, ce matin, ont découvert que vingt-six détenus s'étaient évadés dans le courant de la nuit en creusant un souterrain sous le mur de la prison. Le pénitencier est un ancien monastère qui date de près de quatre siècles. Le souterrain creusé par les évadés a eu pour effet un effondrement partiel du mur d'enceinte. Plusieurs meurtriers sont au nombre des fugitifs.

Rapport démenti.

Londres, 26 novembre.—Le rapport publié ce matin dans le "Morning Telegraph", suivant lequel M. Maurice de Bunsen, ambassadeur de Grande Bretagne à Madrid remplacerait prochainement M. Bryce à Washington, est formellement démenti dans les milieux officiels anglais.

Feuilleton

—DE— L'ABEILLE DE LA N. O.

DEUX PASSIONS GRAND ROMAN

PAR CHARLES MEROUVEL DEUXIEME PARTIE

LA VIE COMME ELLE EST

CINQ ANS APRES (Suite.)

—Ton talleman est là. Quel que soit l'avenir, il te défendra

contre toutes les adversités, s'il en survient par hasard. Sa voix eut une singulière vibration. —Avait-il déjà des ornières? —Et revenant à son sujet: —Oui, Jacques m'a écrit, dit-il, mais rarement, quelques lignes seulement dans le style concis des bulletins que les médecins rédigent pour apprendre au monde que leurs objets sont en bonnes mains et n'ont pas rendu le dernier souffle; des billets tracés à la hâte, pour me dire qu'il est toujours debout, que ni le soleil torride, ni les saavages, ni les bêtes féroces ne l'ont abattu, que Jean de Virgny et ses compagnons partagent ses fatigues et ses périls sans faiblir et qu'il espère, à force de ténacité et avec l'aide de Dieu, accomplir sa mission. C'est un brave soldat par des braves. —Il vous parle de son père? demanda-t-elle timidement. —De son père et de tous ceux qu'il aime. Il m'écrit personnellement. —Vous lui avez répondu? —Oui, mais au hasard, de courtes lettres qui ne lui sont sans doute pas parvenues. Savons-nous seulement où il peut être. —Il est désespéré, son pauvre père? —Désespéré, en effet. Il ne sort plus et s'est retiré lentement dans la solitude de son vieux hôtel si brillant jadis quand il était

leur dernière entrevue, n'était-elle pas fixée? —Et au moment où elle venait de contempler sa fillette qui s'en allait en trotinant dans les allées de son modeste jardin, n'avait-elle pas laissé tomber de ses lèvres ces mots qui traduisaient si exactement sa pensée: —Mon seul amour maintenant! En effet son cœur était mort pour ainsi dire. Les trois ans qui venaient de s'écouler avaient été désastreux pour elle, non qu'elle eût subi des scènes de violence, des querelles humiliantes et qu'en un mot la discorde se fût bruyamment installée à son foyer. Non. Mais peu à peu elle avait senti, deviné plutôt un changement dans les habitudes de son mari et comme un éloignement progressif de la maison, un refroidissement pareil à celui d'un feu de bois qui flambe joyeusement dans l'âtre et se convertit en brisées ardentes qui passent au rouge brun pour s'éteindre et ne laisser qu'une cendre froide que le premier vent de tempête peut emporter sans en laisser de trace. Georges Dufresne avait prêté l'oreille à un besoin d'activité qui s'élevait dans l'oisive tranquillité de la campagne, la nécessité de faire valoir les économies de ménage, d'en surveiller les placements, et ses voya-

ges à Paris, rares d'abord, étaient devenus par degrés plus fréquents. Puis il avait loué un pied-à-terre très simple, rue Vignon, à côté de boulevard, dans le beau quartier de la Madeleine si vivant et si passager, une vaste chambre au cinquième avec un étroit vestibule et un petit balcon d'où on jouissait d'une vue superbe. Plus d'une fois il avait offert à Suzanne de l'y conduire, peu à peu sa conversation et ses réveillées. Elle avait refusé à cause de sa santé, disait-elle, mais en réalité par un sentiment de dignité secrète, par mépris pour ce logement de garçon où elle ne se croyait pas chez elle. D'ailleurs, elle n'aimait pas Paris et le déclarait franchement. Il insistait quelquefois, un peu timidement, pour la forme, et même il acclamait l'article du Code, mais se plaignait: —"Le femme doit suivre son mari partout où il lui plaît de résider." Après quelques citations de ce genre et les refus de Suzanne, il n'avait plus renouvelé ses offres et ses absences s'étaient multipliées à un point qu'il passait à peine la moitié de son temps à la Couraie. Encore l'Orfévrière jouissait-elle de ses principales faveurs. Suzanne l'y accompagnait

quelques fois, mais la vieille Marianne ayant été, à cause de ses "douleurs", contrainte de se retirer auprès de parents éloignés, délaissés d'accaparer ses pauvres économies, Lazare Crépelin était resté seul gardien de la maison et les visites de la jeune femmoy devenaient de plus en plus rares. Chaque jour la séparation s'aggravait et la jeune mère, absorbée par le soin de sa fille, semblait ne pas s'en apercevoir. Que son mari se mit en route on revint à la Couraie, elle l'accueillait ou lui disait adieu avec le même calme et le même sourire stéréotypé sur ses lèvres. Mais parfois, lorsqu'elle était seule, elle éprouvait un amer plaisir à poser sa main sur sa poitrine et à constater le mouvement régulier et monotone de son cœur. —Il ne battra plus jamais comme autrefois! murmurerait-elle. Les choses en étaient là. Chanteloup, cependant, en apercevant la petite bonne avec Georgette, avait eu un bon sourire. —Un plaisir de vous voir, Justine avec votre jolie fillette, par cette belle matinée! —Et s'adressant à l'enfant: —Ça va bien, mademoiselle Georgette? Et madame? Elle n'est pas encore sortie? Nos. L'ancien chasseur faisait les demandes et les réponses.

—Elle est toujours dans sa chambre, votre mère? Oui. Chanteloup haussa les épaules, mais ce fut en dedans, pour ainsi dire, qu'il se fit cette réflexion: —Pas étonnant! Triste, la pauvre jeune dame, avec un type comme le sien. Justine demandait: —Monsieur va rentrer ce matin? Chanteloup lui tourna le dos en marmonnant: —Ses parents... Revient pas! Pas reviens! Pas reviens! —Vous n'allez pas le chercher à la gare? —Sûr que non. Et, toujours en dedans, il continuait: —Il peut bien rester là-bas, s'il veut, et s'en jamais revenir! Ce n'est pas moi qui y mettrai obstacle! Pas loarde, la perte! Il se remit à froter le tilbury du maître, celui là même qui avait ramené Suzanne à la Couraie, le jour des noces, avec une vivacité rageuse. Justine le regardait, étonnée, tandis que la petite, penchée sur sa calebasse de gasou, se tenait en arrêt devant une touffe de narcisses égarée dans ce coin du jardin, et il lui demanda de nouvelles: —Vous n'avez pas encore entendu parler d'une femme de chambre pour remplacer Louise? —Non.

—C'est tout ce que je vous propose. —C'est tout ce que je vous propose. —C'est tout ce que je vous propose.